

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 289—SAMEDI, 16 NOVEMBRE 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. ALBERT MESNARD, ARCHITECTE  
Photographie Archambault. — Photo-gravure par Armstrong



LA BASILIQUE DE QUEBEC  
Photographie Vallée.—Photo-gravure par Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 NOVEMBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Bibliographie.—  
Les Conseils pratiques de la Cousine Jeanne, par G. A. Dumont.—Chronique de la mode, par Blanche Valmont.—Explication de nos gravures : Le lieutenant-colonel Martin ; La basilique de Québec ; Le roi Dom Luis de Portugal ; La mode.—M. Albert Mesnard, architecte, par D. P.—Poésie : Le tertre ou nous allions prier, par Frid Olin.—Notes historiques.—Poésie : Philippino, par René LeMay.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama, suite.

GRAVURES : Portrait de M. Albert Mesnard, architecte.—Vue de la Basilique de Québec.—Portrait de Dom Luis Ier, roi de Portugal.—Québec : Vue de la terrasse Dufferin.—Portrait de M. O. Martin, M.P.P., décédé.—Deux gravures de mode.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



## \* \* Connaissez-vous Tadoussac ?

C'est un charmant endroit de villégiature, mais dont peu de personnes connaissent exactement l'importance historique, et c'est avec plaisir que je viens de lire un excellent ouvrage, une monographie écrite de mains de maître : *Voyage au pays de Tadoussac*, par J. Edmond Roy.

Roy est un chercheur, un érudit, un passionné de notre histoire, un conteur charmant et—*rara avis*—un modeste.

Le site de Tadoussac, le souvenir de ce poste qui rendit tant de services aux premiers Français arrivés en Canada, le Saguenay et ses sombres beautés devaient séduire l'imagination d'un écrivain de la valeur de Roy, mais il a su maîtriser la folle du logis pour produire un livre sérieux et faire de l'histoire, en nous laissant supposer qu'il nous donne un simple récit de voyage, tant son style agréable sent peu la recherche et le travail.

C'est un secret que beaucoup d'écrivains voudraient connaître.

Nous étions parvenus sur un coin de falaise,  
Véritable balcon d'où l'on pouvait à l'aise  
Contempler dans sa fière et rude majesté  
Du morne Tadoussac l'horizon tourmenté.  
Du haut de ce plateau, dans cette nuit tombante,  
L'ombre était solennelle et la scène absorbante.  
Ici, le Saint-Laurent qu'on entend bourdonner  
Vaguement, et qui laisse à peine deviner  
Ses lointains vapeurs noyés dans les ténèbres.  
Là, le Saguenay noir, avec ses pics célèbres  
Qui, jetant des flots d'ombre opaque aux alentours,  
Semblent de je ne sais quel fabuleux tour  
Pleins de je ne sais quel farouche mystère,  
Dressé là pour garder la ténébreuse arrière.  
A nos pieds le bateau bondé de voyageurs,  
Dont les fanaux, hissant leurs sanglantes rougeurs,  
Ainsi que des reflets de brûlante oriflamme,  
Dans la pénombre, au loin, font bruiser la lame.  
Et puis, par-dessus tout, un beau ciel étoilé  
Faisant, cintre d'azur de points d'or constellé,  
Comme un dôme féerique à ce sombre estuaire...

Après la lecture de ces beaux vers du barde canadien, il faut lire encore la description que nous fait Roy de Tadoussac et de ses environs.

Mais je vous laisserai ce plaisir et j'usurai de la permission que me donne l'auteur de piller dans son livre pour vous donner quelques renseignements.

Cela ne vous donnera guère qu'une pâle idée de sa valeur.

Quelques mots à propos des églises de Tadoussac dont la dernière, la chapelle actuelle, est si célèbre.

"Lorsque l'hiver annonce ses approches, écrivait un des analystes de l'ordre des Jésuites, que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en un habit blanc, et que le cristal se forme petit à petit sur le bord des rivières, les sauvages se séparent pour aller faire la guerre aux élans, aux cerfs, aux caribous, aux ours, aux castors. Chacun tire vers son quartier, n'allant néanmoins qu'aux endroits dont ils sont convenus avant que de se séparer les uns des autres, afin de ne pas se nuire dans les batteries de chasse. Tous les Pères se retirent alors à Québec".

Avant leur départ, les missionnaires choisissaient parmi les plus instruits, des chefs de la prière qui étaient chargés de rappeler à leurs frères les notions religieuses qui leur avaient été données pendant l'été. C'était à eux que l'on remettait des calendriers pour reconnaître les jours de fête et de dimanche afin de les faire observer. A eux incombait le soin de résoudre les difficultés qui pourraient survenir, d'indiquer les prières à réciter dans la maladie, la tristesse, quand la chasse manquait, quand il fallait traverser des lacs ou des rivières difficiles. Ces chefs improvisés avaient parfois plus de zèle que de raison, comme tous les nouveaux convertis.

Un hiver, se voyant dans leurs grands bois, éloignés du missionnaire, ils souhaitèrent tout à coup passionnément d'entendre la messe. L'un d'eux se présenta et en fit les cérémonies avec tout l'appareil d'un esprit trop fervant. Une vieille femme entendit les confessions.

A ceux qui avaient commis quelques fautes, on leur fit avouer publiquement, puis on les fustigea sans pitié, et l'on peut juger de la surprise du missionnaire, quand il arriva au printemps, et qu'il entendit le récit naïf des prouesses religieuses de ces bonnes gens.

Longtemps il n'y eut sur la côte nord du Saint-Laurent, que des *églises volantes*.

Ce ne furent d'abord que de longues cabanes d'écorces ou de feuillage, dans le genre de celles que les sauvages dressaient à Tadoussac en 1642. Plus tard les traiteurs de ce dernier poste, réserverent dans leur comptoir, une chambre où le Saint-Sacrement était exposé.

En 1656, la compagnie des Cent-Associés donna aux Jésuites une pièce de terrain en cet endroit, pour y construire une église et une résidence. Une entrée du journal tenu par les Pères, à Québec, nous indique qu'en 1659, l'établissement projeté était à peu près terminé.

Cette première église de Tadoussac était en pierre, Montréal n'avait encore qu'une église en bois.

Dans l'incursion que les Iroquois poussèrent jusque sur ces rivages en 1661, le temple primitif paraît avoir échappé à la ruine, mais il fut détruit quatre ans après par un incendie.

En 1668, lorsque l'évêque de Laval s'arrêta en visite pastorale dans la mission de Tadoussac, le temple n'avait pas encore été rebâti et les sauvages durent, à leur grand regret, recevoir le chef de la prière dans une cabane d'écorce, mais les fermiers du poste la reconstruisirent bientôt, car c'était pour eux un puissant moyen de grouper les sauvages autour de leur comptoir de traite.

L'église actuelle, vieille pour notre pays, date de 1747, alors que Mgr Pontbriand était évêque de Québec.

On a trouvé, il y a quelques années, en faisant des fouilles sous les murs de la chapelle, une plaque de plomb de six pouces carrés environ, où sont gravées les lignes suivantes :

L'an 1747, le 16 mai. M. Cugnet, fermier des postes, F. Doré, commis, Michel Lavoye construisaient l'église, le P. Coquart, jésuite, m'a placé.

J. H. S.

Cette plaque de plomb, avec son inscription

grossièrement gravée à la pointe du couteau, et les quelques notes du P. Coquart, voilà tout ce qui nous reste sur l'origine de la chapelle de Tadoussac.

Elle n'a rien de remarquable, au point de vue artistique, ajoute M. Roy, la vieille chapelle de Tadoussac. Le chercheur ou l'archéologue ne trouvera-là ni les tours élancées, ni les portiques grandioses, ni les arcades harmonieusement agencées des temples gothiques. Ces populations naïves, qui vivaient de chasse et de pêche, n'attachaient point leur gloire à élever d'imposants édifices. Chapiteaux et pilastres, festons ou astragales, valaient-ils la flexible écorce de bouleau et les bois de cèdre odorant ? Au sauvage qui faisait sa demeure de son canot renversé et qui n'avait souvent pour oreiller que le sable des grèves, l'édifice le plus simple, pourvu qu'il fut bâti à la mode européenne, devait paraître déjà une merveille.

Le plan de l'église de Tadoussac est simple. C'est un parallélogramme de trente pieds de long sur vingt-cinq de largeur. La façade donne sur la baie et du fronton garni d'un large vitrail, la vue est superbe.

Le toit fortement incliné est surmonté d'un humble campanille où domine la cloche presque trois fois séculaire, la cloche de 1647 que les sauvages prenaient tant de plaisir à entendre, qui après avoir été sauvée de l'incendie de 1661, a résisté à toutes les vicissitudes des temps, et que la tradition attribue à la munificence du roi-soleil.

\* \* Le Père de la Brosse, le dernier Jésuite qui ait prêché l'évangile aux populations du Golfe, a laissé de profonds souvenirs à Tadoussac, et Roy esquisse sa vie avec un talent supérieur, et les travaux accomplis par ce missionnaire sont si extraordinaires, que l'on croirait vraiment qu'ils tiennent du roman ou de la légende, si les registres des nombreux endroits qu'il a parcourus n'avaient gardé fidèlement la trace de son passage.

Plusieurs légendes sont racontées au sujet de sa mort, mais une tradition fidèle a conservé tous les détails de ses derniers moments, dont les circonstances mémorables étaient, du reste, de nature à frapper tous les esprits.

"La veille de sa mort, le P. de la Brosse paraissait en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée.

"Pendant tout le jour il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

"A la tombée de la nuit, le P. de la Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable, comme toujours, il condescendit même à faire quelques parties de cartes avec ses hôtes. Vers neuf heures, il se prépara à partir.

"Après avoir souhaité le bon soir à tout le monde, il se recueillit un moment et, prenant un ton solennel, il dit :

"—Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant sur la terre. Ce soir même, à minuit, *je serai corps*. Vous entendrez, à cette heure là, sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez venir vous en assurer par vous-mêmes. Mais je vous prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher, à l'Île-aux-Coudres, M. Compain, pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra aux bout d'en bas de l'île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage."

"On crut d'abord que le père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et d'autorité qui ne permettait pas de doute.

"—Mon père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine ?

"—Mon enfant, repartit le père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles, et il se retira.

"Tous restaient stupéfaits après le départ du bon père, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

“Ceux qui ont des montres, les mettent sur la table et attendent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze, puis minuit, alors la cloche de la chapelle commence à sonner.

“Tous se lèvent comme un seul homme, saisis de frayeur, ils accourent vers la chapelle. Ils entrent.

“A la lueur de la lampe du sanctuaire, ils entrent dans le cœur de la robe du bon P. de la Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

“Il était mort”.

\* \* Tout n'est pas rose dans la vie royale.

La reine Nathalie, de Serbie, après des échecs répétés, a enfin obtenu l'autorisation de voir son fils.

En arrivant en présence de sa mère, le jeune roi, bambin d'une dizaine d'années, fit le salut militaire, puis lui adressa les paroles suivantes qui lui avaient été dictées par son tuteur :

“Comme roi, je suis tenu au respect de *ma personne*, de nos lois et de la constitution, et ces obligations m'ont obligé, à mon grand regret, de refuser de voir ma mère ; j'étais sous les ordres de mon père, qui m'a involontairement donné sa couronne, et aux désirs duquel je dois me conformer aussi rigoureusement que possible. A l'heure qu'il est, il m'est permis de saluer ma mère comme reine de Serbie, sur le sol Serbe, et j'espère qu'elle ne causera d'ennuis ni à la régence ni au gouvernement. Elle peut être sûre qu'elle gardera toujours la place qui lui est réservée dans mon cœur.”

Ces petites polissonneries ont été rédigées par son tuteur, comme il est dit plus haut, et elles donnent une idée de la valeur intellectuelle de ce pédant qui me semble élever son pupille d'une singulière manière.

La reine Nathalie, en femme d'esprit et de cœur qu'elle est, a fort bien compris les petites méchancetés de ce discours, et a répondu avec beaucoup de bon sens et de simplicité.

“Mon cher enfant, vous êtes trop jeune pour parler de cette manière. Vous devriez jouer avec les enfants de votre âge, vous appliquer à l'étude et à obéir à vos professeurs. Honorez votre père et votre mère, spécialement votre père, à qui vous devez votre couronne. Mais souvenez-vous que vous êtes un fils de la Serbie, et que vous devez toujours être prêt à tout sacrifice pour votre pays.”

Quelle différence, quel contraste entre la prose de l'idiot tuteur et les paroles émuës et patriotiques de la reine ?

Le jeune roi se mit à rire et se jeta dans les bras de sa mère.

*Le Monde Illustré*

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Conseils Pratiques de la Cousine Jeanne*, concernant la toilette des dames, des messieurs, le linge, l'ameublement, le voyage, les fleurs, etc. Un fort joli volume cartonné toile orange. Prix : \$1.00. En vente à la librairie Ste-Henriette (G.-A. et W. Dumont), 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

Nous accusons réception de ce charmant petit livre qui est on ne peut plus intéressant et instructif. La partie typographique est très bien faite.

Pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à l'article intitulé : *Conseils Pratiques*, fait par l'un de nos collaborateurs.

Ne quittez point un ancien ami, car l'amitié d'hier ne saurait lui ressembler.—BENJAMIN SULTE.

Quelque grand que soit le bonheur, il en est un plus grand encore, c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.—FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Le monde est un écho qui redit comme on lui dit ; dites du bien des autres si vous voulez qu'on en dise de vous.—OSCAR DUNN.



## LE TERTRE OU NOUS ALLIONS PRIER !

A MES BONNES SŒURS

“C'est que la vie est un mystère triste  
Dont la foi seule a trouvé le secret.”

L'abbé GERBET

Oui, l'absent se rappelle un saint pèlerinage  
Que nous faisons, jadis, tous trois ensemble, au soir ;  
Souventefois mon cœur le reprend, ce voyage,  
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir !

Oh ! la vie, en effet, c'est un profond mystère  
Que l'esprit des humains a peine à soutenir ;  
C'est ce que nous prêchait le tombeau solitaire  
Où j'allais avec vous, et prier et bénir !

Prier, pour soulager notre douleur amère.  
Demander le pardon de ceux qui ne sont plus ;  
Et bénir le Seigneur d'avoir pris notre mère  
Pour la mettre, plus tôt, au rang de ses élus !

Elle est là, sous le sol, sa dépouille si chère,  
Celle qui fait l'objet de nos regrets cuisants !...  
Pour tromper les ennuis, l'amertume d'un père,  
Bien morne est le foyer, hélas ! tristes enfants !

Novembre !... cette année, ah ! qu'il est froid, sévère !  
Plus que jamais, il semble ent-ur-é de chagrins !...  
Mais, allez à la tombe, y dire la prière,  
Et les jours nébuleux redeviendront sereins.

Car, lorsque nous prions sur la bénite terre  
Qui cache à nos regards ce dépôt précieux,  
Il en sort une voix qui nous murmure : espère,  
Et que l'écho redit dans les vallons des cieus !

L'âme, alors, se retrempe, elle croit, elle est fière  
De marcher, pour la palme, au combat journalier,  
Aussi, pour tant de pleurs qu'il nous coûta naguère,  
Nous l'aimons bien “ ce tertre où nous allions prier ! ”

Oui l'absent se rappelle d'un saint pèlerinage  
Que nous faisons jadis, tous trois ensemble, au soir ;  
Souventefois mon cœur le reprend, ce voyage,  
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir !

*Fridolin*

Montréal, novembre 1889.

## LES CONSEILS PRATIQUES DE LA COUSINE JEANNE

L'autre jour, en arrivant au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, on me remit un volume en me disant tout simplement :

— Lisez.

Comme je suis quelque peu bibliomane, j'acceptai de suite.

D'ailleurs, le petit volume qu'on déposait entre mes mains avait si bonne apparence, sous sa couverture orange, sur laquelle se détache en lettres noires le titre du livre : *les Conseils pratiques* de la Cousine Jeanne. J'en fais ici tous mes compliments à l'éditeur, M. Ernest Kolb.

De retour chez moi, je me mis à parcourir l'ouvrage que l'on venait de me remettre, et c'est après l'avoir lu que je viens en parler à mes lecteurs.

\* \*

Je vous dirai tout d'abord que Cousine Jeanne est vraiment pratique. Et, en le disant, je ne surprendrai personne, car tous ont encore présent à la mémoire les charmants petits articles reproduits par LE MONDE ILLUSTRÉ et publiés primitivement dans le *Supplément du Petit Journal* de Paris.

Elle est de plus très économe. Avec rien, elle fait beaucoup et bien. Et son petit livre aurait pu avoir pour titre : Paraitre bien avec peu d'argent.

Elle ne veut pas cependant que ses compagnes s'habillent d'une manière antédiluvienne, c'est-à-dire qu'elles ne suivent nullement la mode. Telle n'est pas sa pensée. Ce qu'elle veut, c'est une mode pratique et très économique. Pour vous en convaincre, mesdames, veuillez l'écouter un instant :

La coquetterie est obligatoire, dit-elle. Il faut être coquette, mais coquette dans le bon sens du mot, c'est-à-dire : soignée, propre, décentement arrangée—gentiment même si on le peut.

La coquetterie ainsi comprise est presque une vertu, ca

c'est une marque de déférence pour autrui—un sacrifice même parfois, fait à ceux qui vous entourent.

En effet, nous n'avons pas le droit d'imposer à nos parents, à nos relations, la honte de recevoir ou d'accompagner une personne qui se ferait remarquer par la négligence de sa tenue—peut-être par le ridicule d'une mise contraire aux usages.

S'il est parfaitement admis qu'on manque d'élégance, parce qu'on peut sans déshonneur manquer d'argent, il n'est jamais permis de manquer d'ordre, de goût ni de convenance.

Et la première condition, ajoute Cousine Jeanne, est de suivre—sans les exagérer—la fantaisie, le goût du moment : la mode, en un mot.

Je voudrais maintenant vous exposer les conseils, tout à fait pratiques, que Cousine Jeanne donne aux dames pour leur permettre de suivre la mode, sans trop demander au budget de leurs époux, ces grincheux qui trouvent toujours les dépenses trop élevées. Mais je ne le ferai pas, car il me faudrait reproduire en entier le volume. Je pourrais peut-être en faire un résumé, mais je ne me le permettrai cependant pas, pour ne pas déflorer la phrase correcte, polie, agile de l'auteur.

Cousine Jeanne s'occupe non-seulement de la toilette de la femme, mais aussi de celle de l'homme et de l'enfant. Personne n'est oublié. Dans une certaine partie du livre, elle nous entretient aussi de l'ameublement des maisons, et permettez-moi de reproduire ici ce qu'elle en dit :

A tout le monde je répéterai : “ Ne soyez pas trop friand de nouveauté en matière de mobilier. D'abord, le nouveau d'aujourd'hui est le vieux de demain ; et comme on change moins facilement son ameublement que son pardessus, il en résulte qu'on est démodé. Ensuite les meubles de famille sont des amis doux au cœur. Et il est sain pour l'esprit de se servir des objets qui ont servi à nos parents, qui maintiennent le souvenir de ceux qui ne sont plus et leurs traditions. Enfin, un intérieur tout neuf sent toujours un peu son “ parvenu ” et même, oserai-je le dire ? son “ aventurier, ” celui qui, hier, n'était rien, n'était pas là, est arrivé d'on ne sait où !... Au contraire, rien n'inspire plus l'idée respectueuse d'un comme il faut de fond, que l'entrée dans une demeure où le bien-être, si modeste soit-il, semble de “ vieille date. ”

Il faut donc réparer, entretenir ce que l'on possède, le faire durer, le conserver, sans que pour cela on se prohibe les fantaisies qui le rajeunissent perpétuellement.

En cas d'installation forcément nouvelle telle que celle d'un jeune ménage, je conseille l'économie.

Aujourd'hui, il est possible de se meubler avec très peu de chose. Le gros meuble n'est plus de rigueur. Aucune dépense n'est obligatoire, et le goût fait des merveilles.

Il ne faut pas se presser pour l'achat des objets qui ne sont pas de première utilité. En butinant, on rencontrera de véritables occasions ; et ce sera une des joies des jeunes époux que la découverte des choses qui pareront leur nid.

Je voudrais encore citer d'autres passages des *Conseils pratiques*, mais il faut que je m'arrête. A tous ceux qui voudraient pousser plus loin leur connaissance avec les *Conseils*, je les invite à se procurer cet intéressant petit volume. Tous ont à y gagner.

\* \*

J'allais terminer sans vous faire connaître Cousine Jeanne, coupable oubli de ma part. Je le répare en vous présentant Mme Georges Régнал, femme de lettres, auteur de plusieurs romans écrits en collaboration avec son mari.

Je ne vous dirai rien de Mme Régнал comme écrivain. Son talent comme tel est trop connu. Vous avez pu admirer depuis longtemps son style plaisant, agréable, distingué.

Voulez-vous connaître maintenant Cousine Jeanne comme femme ? Oui ? eh bien, veuillez lire les lignes suivantes que j'extraits de la préface des *Conseils*, écrite par M. Blaise Thibert (Georges Boyer) :

Vous êtes une honnête femme, dit-il, une excellente ménagère, une mère parfaite, et vous avez au bout de votre aiguille un joli brin de plume ; cela ne gêne rien, jamais bonne chose n'ayant perdue à être écrite en bon langage.

Or, notre journal (*Petit Journal*) est destiné aux hommes sans doute, mais aussi aux femmes de bien, c'est-à-dire à celles qui ont le respect du foyer, l'amour de la famille, tabernacle de la Patrie.

Vous êtes parfaitement digne de leur parler ce langage qu'elles entendent, ce n'est point là un mince éloge que je vous adresse.

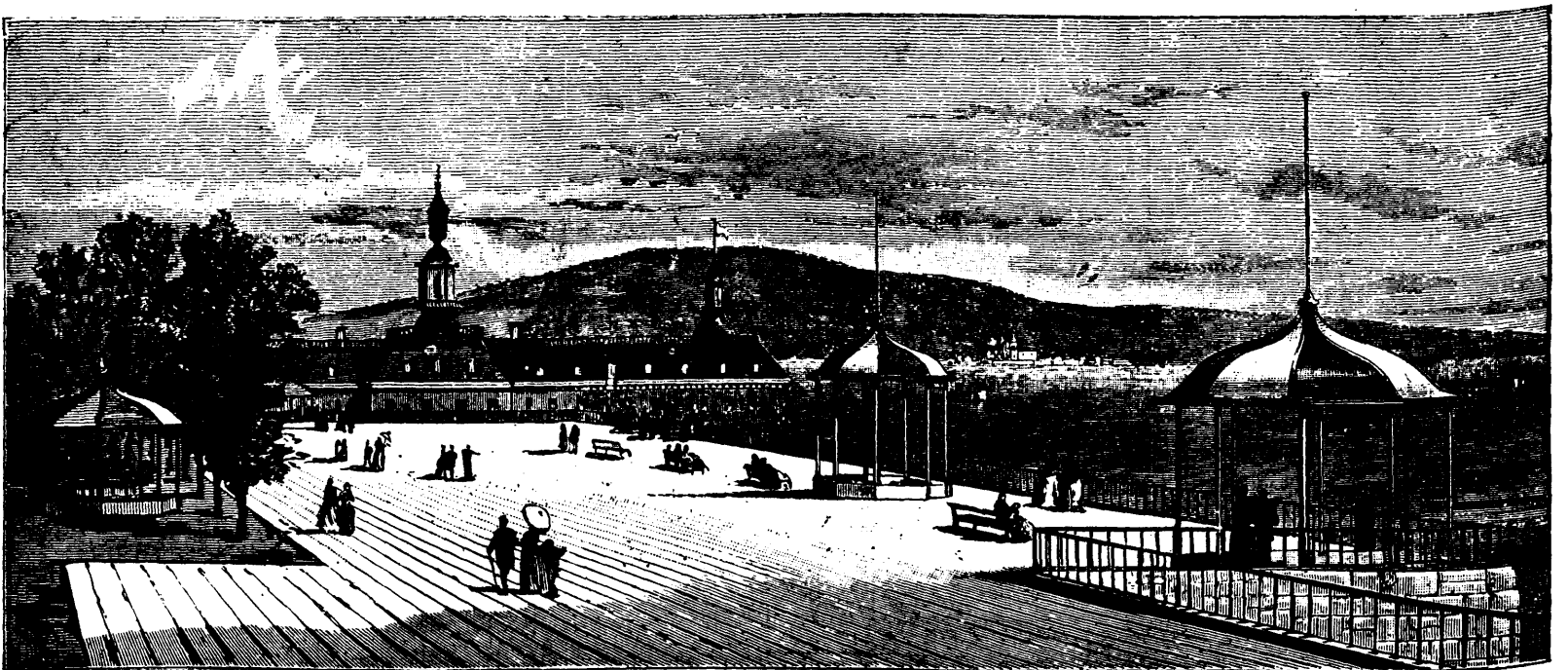
Après cette dernière citation, j'avoue bien franchement n'avoir plus un mot à ajouter. Mais avant de terminer, cependant, j'offrirai mes sincères félicitations à Mme Régнал pour la bonne pensée qu'elle a eue de réunir en volume ses excellents *Conseils pratiques*.

G.-A. DUMONT.

Novembre 1889.



S. M. DOM LUIS IER, ROI DE PORTUGAL, DÉCÉDÉ



QUÉBEC. — VUE DE LA TERRACE DUFFERIN

## CHRONIQUE DE LA MODE

Ah ! Les chroniques de la mode ! Qui donc pense à tout le souci qu'elles peuvent donner. à une époque où tout le monde désire et demande du changement, de la nouveauté, et où personne ne sait en trouver ? Cela vient-il de ce que nous avons tout épuisé et que, ne voulant décidément pas mettre leur chemise sur la tête, les femmes sont bien obligées ou de s'en tenir aux modes présentes, ou de revenir vers le temps passé pour y trouver quelque chose qui ait l'apparence de la nouveauté. Mais nous y avons déjà puisé de bien des manières, dans ces temps passés.

Sous ce rapport-là, nos mères étaient bien plus favorisées que nous ; elle n'avaient qu'une mode, une seule forme choisie, que tout le monde devait adopter, et le champ se montrait vaste et fécond pour l'avenir. Nous, nous avons puisé partout, et tout a été exploré à un tel point, que certaines femmes du monde très élégant pensent sérieusement, pour se sortir de la banalité que commencent à avoir tous les costumes, à choisir celui d'une province quelconque, où les types se sont encore conservés, pour s'en habiller allègrement en leur donnant, avec la conservation de la forme, la richesse des étoffes dont elles disposent avec le gonflement de leur bourse. Pour cela, la Bretagne, la Normandie et plusieurs provinces du midi de la France offrent encore une marge assez large pour que l'on puisse y penser, au moins pour une saison. Après, les pays de toute l'Europe nous offriront des types de costumes assez curieux pour ne pas nous laisser, de longtemps encore, au dépourvu.

En attendant, comme la fraîcheur commence décidément à se faire sentir, on pense sérieusement aux pardessus qui, sans être encore tout à fait ceux de l'hiver, n'en sont pas moins tenus de nous apporter de la chaleur. Il semble, cette année, que ce soient les manches qui sont appelés à jouer le plus grand rôle dans toutes ces sortes de vêtements. Pour tous, elles seront ou très longues, ou très larges, et quelquefois l'un et l'autre. Les cols se feront également très hauts, et beaucoup, en s'évasant au-dessus du cou, prendront cette forme Médicis, si souvent revenue à la mode.

Les redingotes, dont le succès dure depuis si longtemps, comme durent toutes les choses d'une incontestable commodité, ne semblent point disposées à disparaître encore cet hiver. A peine si l'on songe à leur faire subir quelques changements, pour les moderniser un peu. Ces changements se résument par la plus grande ampleur que l'on donne au derrière de la jupe à laquelle on fait, à la ceinture, deux ou trois plis très larges et profonds, donnant, dit on, beaucoup plus de grâce à la façon dont ils retombent en s'évasant. Le second et le plus important changement est l'adjonction de la pèlerine carrick, que l'on voit aujourd'hui sur la plupart des pardessus à corsage collant. Avec leurs trois ou quatre collets, ils ont quelque chose d'étrange qui ne plaît pas à tout le monde, mais les font, au contraire, adopter avec empressement par toutes les femmes qui aiment ce qui change.

Tous les vêtements courts, considérés comme plus toilettes pour les jeunes femmes, seront couverts avec broderies de passementeries ou de soutaches, qui seront les garnitures.

On parle beaucoup, dans certains milieux, du retour de l'ancienne casaque, dont le succès date au moins d'une trentaine d'années ; mais ce retour n'est pas encore assez accentué pour que je vous l'annonce d'une façon définitive. En se pressant trop d'adopter une mode un peu prématurée, on s'expose à des regrets, qu'il vaut mieux s'éviter en attendant un peu.

Les plumes joueront aussi un très grand rôle dans la garniture des manteaux de toutes sortes, surtout pour ceux qui ne seront pas brodés, et les marabouts en galons posés à plat, les plumes d'autruches, etc., se voient déjà en masse, et comme garnitures économiques, sur tous les manteaux qui n'ont pas une très grande valeur. Pour ces derniers, elles font nécessairement place aux riches et belles fourrures, dont le règne ne cesse jamais.

Comme vêtements d'intérieur, on conservera les vestes de toutes les formes, et les jaquettes qui, pour les jeunes filles, restent aussi vêtements de sorties. Seulement, pour l'intérieur on peut leur donner les formes les plus originales, et la veste bretonne, que l'on a déjà portée plusieurs fois, sera considérée comme l'une des plus jolies. Elles seront charmantes en drap de couleur très claire, ou blanc, et ornées de broderies multicolores, ou de galons brodés de nuances un peu tranchantes sur le fond de la veste.

Les petits sequins ou les boutons plats, en argent, cousus comme on le sait, par groupes de trois ou de cinq au-dessus les uns des autres, sont indispensables sur ce genre de petites vestes courtes, qui devront s'ouvrir sur une chemisette de surah ou sur une chemise de flanelle, suivant la température à laquelle on devra être soumis.

Il est un genre de coiffure, dont les femmes, surtout les jeunes, ne se préoccupent pas moins ; je veux parler de la coiffure en cheveux. Les toutes jeunes filles laissent surtout leurs cheveux étendus sur leurs épaules ; cette manière de se coiffer est non seulement très jolie, mais elle a aussi le très grand avantage de faire prendre l'air aux cheveux, qui y gagnent énormément en épaisseur et en longueur. La seconde manière des jeunes filles est la coiffure catogan, qui consiste à ramener tous les cheveux sur la nuque, en les séparant ou en les relevant à racines droites sur le front. On les tresse, et on relève la tresse jusqu'à la base, où on l'attache avec un ruban et un gros nœud couleur de la robe. Pour les femmes plus âgées, c'est-à-dire depuis vingt-cinq jusqu'à cinquante ans, les cheveux légèrement bouclés sur le front, tombent légèrement en pointe frisée en se relevant en pouf au-dessus de la tête, avec petite touffe au-dessus, forment une coiffure assez jolie pour aller à tous les visages, surtout lorsque les cheveux sont noirs. Les cheveux blonds s'accrochent mieux des cheveux frisés un peu sur toute la tête et retombant en boucles autour du chignon. Pour les femmes ayant perdu toute prétention à la jeunesse, je ne connais rien de plus joli que l'ancienne coiffure à la Sévigné. C'est vous dire que coiffures basses ou hautes sont aussi adoptées les unes que les autres.

Nos lectrices trouveront dans une autre page l'explication des deux gravures ci-dessus.



No 1.—Grand manteau en drap vert bouteille



No 2.—Manteau Robespierre

## NOS GRAVURES

## LE LIEUT.-COLONEL MARTIN, M. P. P.

Le lieutenant-colonel E.-O. Martin, député de Rimouski à la législature de Québec, est mort le 5 courant, à la suite d'une paralysie dont il avait été frappé à la dernière session. Cette mort, qui cause un deuil si général, était depuis quelque temps attendue. Le coup n'en est pas moins pénible ni la perte moins grande pour le public aussi bien que pour la législature, dont le défunt était un des membres les plus populaires et les plus respectés.

Edouard-Onésime Martin naquit à Rimouski en 1842. Il était fils de feu Henri Martin, cultivateur, et de madame Marie Dessaint. Après avoir complété son cours d'études au séminaire de Québec et au collège Sainte-Anne, M. Martin s'établit dans sa ville natale où il s'occupa de commerce, et ne tarda pas à se faire une très belle position dans le monde de affaires.

M. Martin s'était toujours activement occupé de choses militaires. Pendant plusieurs années, il commanda le bataillon provisoire de Rimouski.

Aux élections de 1886, le lieutenant-colonel Martin se porta candidat et fut élu député national. Il était le frère de M. H. Martin, député à la législature du Manitoba.

Nous offrons à la famille du défunt l'expression de nos plus sincères condoléances.

## LA BASILIQUE DE QUÉBEC

Le premier édifice religieux bâti à Québec fut la chapelle élevée par Champlain, et détruite en 1629, lors de la prise du fort par Thomas Kerth. La seconde église fut Notre-Dame de Reconnaissance, incendiée en 1640. La troisième est la Basilique actuelle. La première pierre en fut posée le 23 septembre 1647, par le R. P. Jérôme Lalemant, qui faisait alors les fonctions curiales. Cette pierre se trouve à l'angle du chœur, du côté de l'évangile.

On employa, pour payer les premiers frais de construction, trois mille peaux de castors ; le commerce ne se faisait alors que par échange.

La première messe dans cette église fut dite en 1650 ; mais les offices publics ne commencèrent qu'en 1657. L'église avait la forme d'une croix latine et le clocher s'élevait sur le transept. Elle mesurait cent pieds de longueur sur trente-huit de largeur ; la paroisse canonique fut érigée en 1664 ; l'église avait dès lors un orgue, qui fut consacrée par Mgr Laval, en 1666. Le premier curé en titre fut l'abbé de Bernières.

En 1687, on résolut d'allonger l'église par le portail, et l'on fit venir de Paris un architecte, M. Hilaire Bernard. Les deux tours carrées actuelles furent bâties, mais une seule fut terminée : c'est le beffroi qui existe encore.

La description qu'a faite le R. P. Charlevoix de la cathédrale, lors de son passage à Québec en 1724, n'en donne pas une idée bien avantageuse :

La cathédrale, dit-il, ne serait pas une belle église dans un des plus petits bourgs de France ; jugez si elle mérite d'être le siège du seul évêché qui soit dans tout l'empire français de l'Amérique, beaucoup plus étendu que ne l'a jamais été celui des Romains. Son architecture, son chœur, son grand autel, ses chapelles, sentent tout-à-fait l'église de campagne. Ce qu'elle a de plus passable est une tour fort haute, solidement bâtie, et qui, de loin, a quelque apparence. — (*Journal Historique*, p. 73).

Le 23 décembre 1745, il fut décidé, en assemblée publique, de rebâtir l'église d'après les plans de M. Chaussegros de Léry. Les anciennes murailles furent utilisées et les piliers actuels de la nef en sont une partie ; les bas côtés datent aussi de cette époque. Les travaux furent terminés le 15 novembre 1748, c'est-à-dire cent ans après la première construction.

La cathédrale, incendiée lors du siège de 1759, fut rebâtie en 1768 par un architecte canadien, M.



LE LT.-COL. MARTIN, M. P. P., POUR RIMOUSKI, DÉCÉDÉ

Lafleche, qui utilisa les mêmes murs, mais le sanctuaire fut allongé de vingt-deux pieds, et les travaux furent terminés en 1773. La longueur totale de l'édifice est actuellement de deux cent seize pieds, sur une largeur de quatre-vingt-quatorze pieds.

Le baldaquin, les statues et autres ornements furent exécutés à la fin du siècle dernier, par M. Jean Baillargé. La voûte qui, primitivement, était à caisson, a été reconstruite en 1820 ; l'horloge, qui a longtemps donné l'heure à la ville, avait été posée en 1823. Ce ne fut qu'en 1843 qu'on eût le mauvais goût de faire disparaître l'ancien portail pour le revêtir en pierre de taille ; heureusement qu'on a épargné le beffroi dont la lanterne a été faite d'après le modèle qui existait avant l'incendie de 1750.

La sacristie maintenant en usage a été bâtie en 1829 ; les poêles russes, qui rendent la cathédrale si confortable en hiver, ne furent posés qu'en 1839 ; et c'est en 1874 qu'elle a été créée basilique mineure.

Ces renseignements exacts nous ont été fournis par deux professeurs de l'Université-Laval, à qui nous offrons nos plus sincères remerciements.

## MORT DU ROI DE PORTUGAL

Le roi Dom Luiz de Portugal est décédé le 19 octobre, à Cascaes, miné par une maladie de langueur qui, depuis plusieurs mois, était devenue incurable.

Né le 31 octobre 1838, monté sur le trône le 11 novembre 1861, le roi Dom Luiz a régné vingt huit ans moins quelques jours, et son règne a été des plus féconds pour son pays, surtout par le grand nombre des entreprises nationales parachées ou en cours d'exécution.

Nature sincère, esprit remarquablement cultivé, véritable homme d'État sous des dehors presque timides, le roi partageait son temps entre ses chères études et le soin de l'administration de ses peuples, qu'il aimait d'un amour ardent et qui le payaient de retour. Il avait hérité de son père un grand fonds de philosophie et sa passion éternellement juvénile pour la littérature et les arts, spécialement pour la musique.

La mort du roi Dom Luiz a causé une douloureuse émotion dans toutes les cours de l'Europe, où ce prince était universellement aimé et apprécié.

Le nouveau roi de Portugal, le duc de Bragance d'hier, se nomme Charles Ier, et la fille du comte de Paris, sa sympathique compagne, monte avec lui sur le trône.

C'est le cardinal patriarche qui lui a administré les derniers sacrements.

## LA MODE

No. 1.—Grand manteau de drap vert bouteille, à corsage et à devants plats tout unis, croisés et agrafés en dessous par des agrafes invisibles. Une garniture de passementerie, croisée, encadre un plastron uni terminé par un col rabattu. Jupe plate, plissée derrière. Grandes manches juges, séparées, ornées par un large galon en passementerie. Chapeau de drap vert bouteille, orné dessus par un oiseau couché.

No. 2.—Manteau Robespierre en drap brique croisé à la taille, orné de grands revers en velours brique plus foncé, ouvrant sur un col carrick à trois collets surmontés par un col en velours rabattu. Manches plates, à parements de velours. Jupe croisée, ouverte du bas, plate devant et plissée derrière. Capeline de velours brique, bouillonnée en dessous, ornée par des plumes noires.

## M. ALBERT MESNARD

## ARCHITECTE

L'architecture est une des plus nobles professions et une des plus difficiles qui existent. Il ne suffit pas pour un architecte de savoir tracer des lignes, il faut qu'il ait, inné en lui, le sentiment véritable de l'art.

L'architecture, la peinture et la sculpture sont trois rayons d'une même lumière, trois formes d'un même art. Dieu, dans sa profonde sagesse, a institué parmi les hommes deux ministères : le sacerdoce et l'art, c'est-à-dire les prêtres et les artistes. Les prêtres, dit Charles de Ste-Foi, sont les artistes de l'âme, et les artistes sont les prêtres de la forme.

Le prêtre et l'artiste se ressemblent par tant de qualités, doivent être les successeurs du Christ ; l'artiste, avant tout, doit être religieux, parce que l'art a sa racine dans la foi, et sa fleur dans la Charité. Celui dont j'esquisse aujourd'hui brièvement la biographie est un de ces hommes qui ont compris la noblesse, la haute mission de l'architecte dans la société, et qui, par leurs qualités artistiques, ont élevé dans notre pays l'architecture à un haut degré de perfection.

M. Albert Mesnard naquit le 21 juin de l'année 1847, à St-Lin, dans le beau comté de l'Assomption. Ses parents, gens très à l'aise, avaient la réputation d'être bien charitables et de bons chrétiens ; les plus belles vertus domestiques régnaient dans leur demeure.

L'enfance d'Albert s'écoula paisiblement près de si excellents parents.

Quand il eut atteint la douzième année, son père résolut de le mettre au collège pour faire un cours classique. Ce fut au collège de l'Assomption, institution qui a produit tant d'hommes distingués, que le jeune Mesnard donna les premières preuves de ses grands talents. Il se fit remarquer par son ardeur au travail et par ses nombreux succès. Il se lia alors d'une inaltérable amitié avec Wilfrid Laurier, son compagnon de collège, et aujourd'hui premier chef d'opposition à Ottawa. Après avoir fini avec succès son cours classique, et avoir hésité longtemps entre l'architecture, la peinture et la sculpture, trois branches d'art qu'il aimait beaucoup, il se décida enfin pour l'architecture. Il commença à étudier sous M. V. Bourgeault, architecte très distingué de Montréal ; celui-ci remarqua bientôt avec plaisir les grandes aptitudes de M. Mesnard pour la sculpture. Voulant mettre son talent à l'épreuve, M. Bourgeault lui confia l'exécution de trois morceaux de sculpture, comprenant la Cène pascale, le sacrifice d'Abraham et la mort d'Abel. On voit et admire aujourd'hui ces trois beaux sujets au maître-autel de la chapelle du grand Séminaire de Montréal.

Cependant, quoiqu'ayant très bien réussi dans ses essais de sculpture, il préféra continuer l'architecture, et étudia de nouveau sous Bourgeault pendant environ cinq ans. Il entra ensuite au bureau de M. Perrault, un des plus habiles architectes du pays. Celui-ci, dans ce temps, fut chargé d'immenses travaux dont il confia la direction artistique et pratique à M. Mesnard qui s'en acquitta à merveille. Je nommerai parmi les grandes constructions dont il fut chargé, l'Hôtel-de-Ville

de Montréal, le Bureau de Poste, le Collège de Montréal, la Banque Jacques-Cartier, la Banque du Peuple, le Couvent de Villa-Maria, etc, bâtisses qui font la richesse et la beauté de notre grande ville.

M. Perreault, remarquant avec plaisir les nombreux succès de son élève, et voulant prendre du repos, mit son fils Maurice en société avec M. Mesnard. Ce nouveau bureau, certainement un des meilleurs de l'Amérique, fait de bien grandes affaires ; c'est de là que sont sortis les plans des belles et spacieuses églises de Varennes, de Longueuil, de Valleyfield, de St-Hubert, de St-Lin, de St-Léonard de Port-Maurice, de Ste-Thérèse, et d'un grand nombre d'autres qui font aujourd'hui l'orgueil du catholicisme tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Au concours de l'Université-Laval de Montréal, M. Mesnard remporta le premier prix, malgré la concurrence de plusieurs architectes canadiens et américains. Le gouvernement Mercier le nomma son architecte l'an dernier, et l'admit dans le Conseil des Arts-et-Métiers de la Province.

Comme on le voit, M. Mesnard n'est pas encore au bout de ses succès.

Dans la vie privée, notre habile architecte est un des meilleurs caractères que l'on puisse rencontrer. La qualité dominante chez lui, c'est la bonté.

Le 4 novembre de l'année 1868, M. Mesnard épousa Mlle Cordélia Beaudry, fille de Jos. Beaudry, marchand-tailleur et premier lieutenant-colonel des Carabiniers Mont-Royaux ; il a eu de cette union onze enfants, dont six vivants.

M. Mesnard est le neveu du célèbre docteur Mesnard qui, au dire du Dr D'Odet d'Orsonnens, qui l'a bien connu, fut un des plus grands savants du pays.

M. Mesnard n'est pas le seul dans sa famille qui ait tant d'aptitudes pour les beaux arts ; plusieurs de ses parents ont des talents réels pour la peinture.

Voici, retracée en quelques mots la biographie d'un homme qui fait certainement honneur à la race Canadienne-française. Espérons qu'il dotera encore notre pays de monuments magnifiques qui feront notre orgueil.

D. P.

LE GROS LOT

M. Arthur Racine, 71, rue St Georges, Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00, au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.

NOTES HISTORIQUES

M. MÉDÉRIC LANCTOT, en février 1873, est nommé rédacteur en-chef du *Courrier d'Outaouais*.

La CITOYENNE (compagnie d'assurance) avait pour officiers en 1875 : MM. Hugh Allan, président ; John Pratt, vice-prés. : John L. Cassidy, directeur.

La Rév. Sœur ST AUGUSTIN (née J. Lévesque), est décédée à l'Hôtel Dieu le 14 février 1875, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, et après soixante-trois ans de cloître.

M. G. VOGT, musicien compositeur distingué du conservatoire de Berlin, donna un concert à Montréal, le 15 avril 1875. Il était assisté de Mlle Vogt.

L'INSTITUT CANADIEN avait pour officiers en 1875 les messieurs suivants, élus le 30 décembre 1874 : Jos. Doure, avocat, président ; Ch. Alexander, député, vice-prés. ; A. Rousseau, secrétaire ; Alf. Boudreau, trésorier ; P. B. Badeaux, bibliothécaire ; directeurs : J. J. Day, Alexis Brunet, L. C. Crevier, Th. J. Claxton, N. Durand, Alfred Brunet, F. H. Robillard.



PHILIPPINE

A Mlle N. C. . . .

Une cigarette mal faite  
Que je ne pouvais consumer,  
Fut la cause de votre dette . . .  
En deux mots je vais résumer :

C'était tout près de la rivière,  
La brise tourmentait les fleurs ;  
Le jour éteignait sa lumière,  
Et l'amour enivrait les cœurs.

A l'approche de la veillée  
Nous nous prominions tous les deux.  
S'il faisait clair sous la feuillée  
C'était la faute à vos beaux yeux.

Je vous donnai ma cigarette  
Afin de la faire allumer ;  
Manière de conter fleurette,  
Qu'un timide peut réclamer.

Dans vos mains petites et blanches  
Vite ! une allumette prit feu . . .  
Les oiseaux dormaient dans les branches  
On chuchotait encore un peu.

Philippine ! lors m'écriai-je . . .  
Je vous demande bien pardon,  
Ma cigarette était un piège :  
Qu'un doux regard soit votre don.

RENE-P. LEMAY.

Québec, 1889.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Voici quelques calculs que j'ai faits pour donner aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, une idée de la grandeur incroyable des édifices de l'Exposition-Universelle de Paris.

Les surfaces couvertes par les plus grands édifices connus dans le monde, sont les suivantes :

L'église de St-Paul à Londres . . . . .	84,000	piés carrés
La tour Eiffel . . . . .	170,000	— —
Le Colysée à Rome . . . . .	172,800	— —
St-Pierre de Rome . . . . .	210,000	— —
Le Temple de Karnac ou de Thèbes, élevé par les Egyptiens . . . . .	420,000	— —
La Grande Pyramide d'Egypte . . . . .	430,000	— —
Le Palais des machines à l'Exposition . . . . .	810,000	— —
L'Edifice de la New York Life, Montréal . . . . .	4,950	— —
Le Palais de justice à Montréal . . . . .	16,000	— —
L'Eglise Notre-Dame à Montréal . . . . .	22,328	— —
Le Drill Hall, Montréal . . . . .	29,800	— —

Comme vous le voyez, l'étendue de tous ces édifices est énorme : vous avez là ce que les hommes avaient réalisé jusqu'ici de plus considérable en fait de surface couverte par la construction ; mais que diriez-vous, si l'on vous disait maintenant qu'un monarque égyptien, un beau jour, pour charmer ses loisirs, avait fait élever un palais capable de remplir à lui tout seul, toutes les surfaces occupées par les édifices que je viens d'énumérer ! Vous crieriez à la merveille, et comme bien d'autres, vous proclameriez une fois de plus que les modernes ne sont que des enfants auprès des anciens leurs pères, et que tout ce qui sort de nos jours, de la main des hommes, n'est en rien comparable aux gigantesques conceptions des temps d'autrefois.

Voilà donc ce qu'on entendrait dire par beaucoup. Eh bien laissons là maintenant l'imagination, et voyons les faits. La vérité est celle-ci : Si l'on réunissait ensemble St-Paul de Londres, St-Pierre à Rome, le fameux temple de Karnac, le Colysée et la Grande Pyramide, ces édifices ne recouvriraient qu'à grande peine la moitié de la surface du palais de l'Exposition-Universelle, qui est de 2,160,000 piés carrés ! et encore je ne compte ici que la surface recouverte, car si vous ajoutez les jardins qui entourent ce palais, et qui, par le fait, en font partie, vous atteignez le chiffre fabuleux de quatre millions cinq cents quatre-vingt-quinze mille huit cents piés carrés.

Voilà les faits, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter de commentaires : ces chiffres sont assez concluants par eux-mêmes !

Mais je me suis un peu éloigné de mon sujet : si vous n'êtes pas trop fatigués, reprenons notre

course et examinons en détail le contenu de ce fameux palais des machines. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire :

“ L'édifice est traversé par une grande rue qui la sépare en deux côtés ; cette voie est elle-même coupée en croix par une autre.

Ainsi se trouvent formés quatre compartiments. Nous prenons le premier à gauche. Il comprend l'outillage de diverses industries, notamment celle de la filature et du tissage, et de très ingénieuses machines pour la bonneterie. Un vaste emplacement est occupé par la société Alsacienne de constructions mécaniques. A moins d'être spécialiste, on pourra passer rapidement ; mais où la foule se porte volontiers, avec une attentive curiosité, c'est vers une exposition latérale, l'exposition des chemins de fer. Elle est placée en partie sous la tribune et en partie dans un hangar annexe. Les wagons, bien vernis, luisants, pimpants, attrayants par le confortable des installations et de nature à donner le goût des voyages à qui ne l'aurait pas, se suivent dans un majestueux alignement. Chacun aime à jeter un coup d'œil par les portières dans ces salons à fauteuils plantureux, à tapis moelleux, dans ces petites chambres à lit, qui composent pour le voyageur une bonne petite hôtellerie ambulante ; on peut franchir ainsi de longs espaces sans fatigue et sans privation, en causant, en jouant, en dormant à l'aise, avec un sentiment indéfinissable de bien être ; et par l'imagination beaucoup de gens prennent plaisir à retenir leurs places. Ils regardent aussi les troisièmes classes qui se sont bien améliorées depuis quelques années ; et les locomotives, devenues elle-mêmes des objets de luxe ; la masse énorme de leurs engins est généralement dissimulée maintenant par une enveloppe, bien vernie aussi, dans laquelle on se mirerait. Les sujets de comparaison abondent entre les inventions des diverses lignes françaises et étrangères. Les Anglais, les Américains ont leurs moyens de transport à côtés des nôtres, et au fond de la Galerie, s'étalent largement les wagons et les locomotives du Grand central belge. Vous aurez du mérite si, en sortant de là, vous ne faites pas immédiatement le projet d'un grand voyage à travers tous les continents civilisés.

J. Cronnier

CHOSSES ET AUTRES

—D'après les derniers recensements, la population de la Russie serait de 110,483,522 habitants.

—Un Français vient de produire un nouveau tissu auquel il donne le nom de ramie, vu qu'il le fait avec les fibres de la ramie. Ce tissu a toutes les qualités de la soie et du coton, tout en ayant une consistance double.

—Il y a en Chine 25 évêques, 500 prêtres chinois, et au delà de 1,250,000 catholiques originaires du pays. Le nombre de ces derniers augmente de jour en jour. Au Japon l'église catholique obtient aussi de grands succès.

—Au Madagascar on peut tenir maison, bien vivre et avoir trois domestiques pour environ 70 centins la semaine. Les gages les plus élevés qu'une servante peut avoir par semaine sont six centins, et la laveuse est fort contente quand elle peut gagner trois centins par jour !

—Un journal de Tobolsk rend compte, en peu de mots, d'un mariage qui a eu lieu dans ces derniers temps entre un ex-officier russe, condamné à dix ans de travaux forcés dans les mines et au bannissement perpétuel, et une admirable jeune fille, en possession d'une grande fortune, qui avait suivi le condamné en exil. Le fiancé a été amené à l'autel de la prison, revêtu de son costume gris de mineur. Chacune de ses chevilles était rivée à une chaîne dont l'autre bout pendait à sa ceinture en fer. La cérémonie du mariage terminée, le mari et sa femme se sont dit un triste adieu, en exprimant l'espoir de se revoir un jour. Quand ?



**VARIÉTÉS**

Comment expliquer la chose ? Un homme ne cherche jamais autant à parler que lorsqu'il a une extinction de voix.

Un caporal instructeur apprend de son mieux les éléments de l'art militaire à deux conscrits fixes et l'oreille ouverte. Il leur explique la théorie de la marche et leur apprend le premier de tous les principes, celui qui ordonne au troupière français de partir du pied gauche.

— Arche, commande-t-il.

Aussitôt le conscrit no 1 lève le pied gauche et le no 2 pied droit.

A cette vue le caporal s'écrie d'un ton militaire :

— Quel est donc l'imbécile de vous deux qui a l'incohérence subséquemment de lever péremptoirement les deux pieds à la fois ?

Le nouveau marié. — Vrai, Henri, j'ai pris un ange.

Le vieux marié. — Je n'en doute pas, mais attend un peu.

Le nouveau marié. — C'est la douceur même. Sa voix résonne comme une harpe. Ses.....

Le vieux marié. — Dans un an elle sera un accordéon.

Le nouveau marié. — Comment cela !

Le vieux marié. — Plus tu voudras la fermer, plus elle fera de bruit.

**SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"**  
Du 21 octobre 1889

Un soldat (Marthe Bertin). — Le Flageolet enchanté (Paul Marion). — Chez le Barbier (\*\*). — Promenades de deux enfants à l'Exposition (Maurice). — Le Tueur de daims (Meryem Cecyl). — Boîte aux lettres. — Tirelire aux Devinettes.

Illustrations par Birch, J. Geoffroy, Decamps, E. Zier, Gaillard, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**RECREATIONS DE LA FAMILLE**

**No 511 - LOGOGRIPE**

Je suis de la couleur  
D'une petite fleur ;  
Que d'un pied l'on me prive  
Oyez lecteur, qui m'arrive  
Je deviens instrument  
Harmonieux, charmant,  
Étoile utile et forte  
Que maint navire emporte ;  
Ou joli petit fruit.  
Que l'on mange sans bruit.  
Qu'on m'ôte un pied encore  
Au jeu chacun m'honore,  
Si j'en perd un de plus,  
On me hait, au surplus.

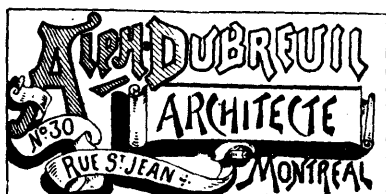
**SOLUTIONS**

No 538. — Le mot est : Neige.  
No 539. — Le mot est : Version.  
No 539. — 142857  
142857 devient : 428571  
142857 x 3 = 438571

**ONT DEVINE :**

Mlle Rosette et F. C., L'Islet ; L. A. Taillefer, Ste Scholastique ; Dame C. Roy, Côte des Neiges ; Mlle Laura Moisan, Québec ; P. P. Daunais, St Louis du Mile-End ; Frédéric Leroux, Ville St-Jean-Baptiste ; H. A. Bailey, J. N. Perreault, W. J. Jhanvier, Trois-Rivières ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Joseph Labrecque, Mlle Clotilde Morache, Raoul Vézina, Mlle Olivine Vermette, E. E. Authier, Ernest Brunel, Montréal.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.



**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

18574



**CE QU'IL FAUT**

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

**LE JOHNSTON'S FLUID BEEF**

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

**5 CTS NECTAR 5 CTS**

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

**E. N. CUSSON,**

FABRICANT, MONTREAL.

**Banque Ville-Marie**

AVIS est par le présent donné qu'un dixième de trois et demi (3½) pour cent pour le semestre courant, a été déclaré sur le capital payé de cette banque, lequel sera payable à son bureau, à Montréal, le et après LUNDI, le DEUX DECEMBRE prochain.

Les livres de transport seront fermés du 21 au 30 Novembre, ces deux jours inclusivement.

Par ordre, **U. GARAND,**  
Caissier.

Montréal, 23 octobre 1889.

**LA BANQUE JACQUES-CARTIER**

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après le DEUX DECEMBRE prochain.

Les livres de transport seront fermés du 18 au 30 Novembre aussi prochain, les deux jours inclus.

**A. DE MARTIGNY,**  
Directeur-Gérant.

Montréal, 24 octobre 1889.

**TROUVE**

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

**Gie D'EAU DE SAINT-LEON**

51, PLACE VICTORIA

**E. MASSICOTTE & FRERES**

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

**HOTEL DU CANADA**

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese  
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents ont des meilleurs à Montréal.

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**La Compagnie d'Assurance  
NORTHERN OF ENGLAND.**

Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

**ROB. W. TYRE,** Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

**ELZEAR LAMONTAGNE** **JOSEPH CORBEIL**

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct la bouteille.

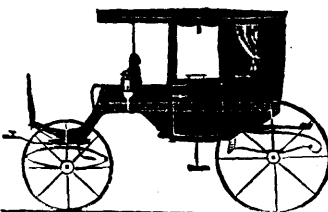
**HENRY R. GRAY,**

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

**ODILON LAFOND**

CARROSSIER



182, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

**SIROP**

**ANTI-BRONCHITE**

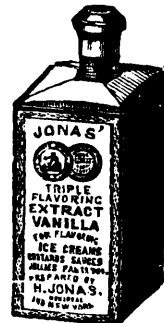
C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

12461, NOTRE-DAME, MONTREAL

**ETABLIE EN 1870**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits collinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'urticaire aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

SAVONS MEDICAUX

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démanaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démanaisons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

**ALFRED LIMOGES,**  
Saint-Eustache, P.Q.



**OR PLAQUÉ SOLIDE.**

Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux etc, avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.

CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.  
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 16 NOVEMBRE 1889

LES

## MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Le général, bien loin de se douter de l'orage qui menaçait d'éclater sur la tête des convives, s'était levé, ses compagnons en avaient fait autant, et chacun tendait sa coupe de cristal dans laquelle les domestiques versaient de haut le vin mousseux.

M. Mendès ouvrait la bouche pour porter un toast de circonstance lorsque, le prévenant, M. Jackson s'écria d'une voix vibrante, qui s'entendit au loin :

—A l'heureux achèvement du canal ! A ces dames ! répondit galamment Pierre Miquet.

Tous les verres étaient tendus pour se choquer les uns contre les autres.

A ce moment, une clameur épouvantable éclata parmi les ouvriers qui se précipitèrent du côté de la société.

Ils croyaient qu'on les narguait.

—On dirait que c'est à nous qu'ils en veulent, fit l'ingénieur divisionnaire tout étonné.

Mme Mendès y Tendura poussa un cri d'effroi ; Merced l'avait prise dans ses bras et, courageusement, regardait venir à elle cette marée humaine.

Le général, lui, s'était porté au-devant de sa femme et de sa fille.

Un sourire satanique crispait les lèvres de M. Jackson, tandis qu'à tout hasard, sa main cherchait son revolver.

Quant à Pierre Miquet, un peu pâle, il était incertain de ce qu'il devait faire.

Pourtant, il eut une inspiration :

—Faites monter ces dames dans une voiture, dit-il au général.

Un homme pourtant marchait devant cette trombe vivante, criant, gesticulant pour l'arrêter. Il y avait quelques secondes d'hésitation, le terrible bataillon semblait devenir immobile ; mais il reprenait bientôt sa marche en avant, les derniers poussant les premiers.

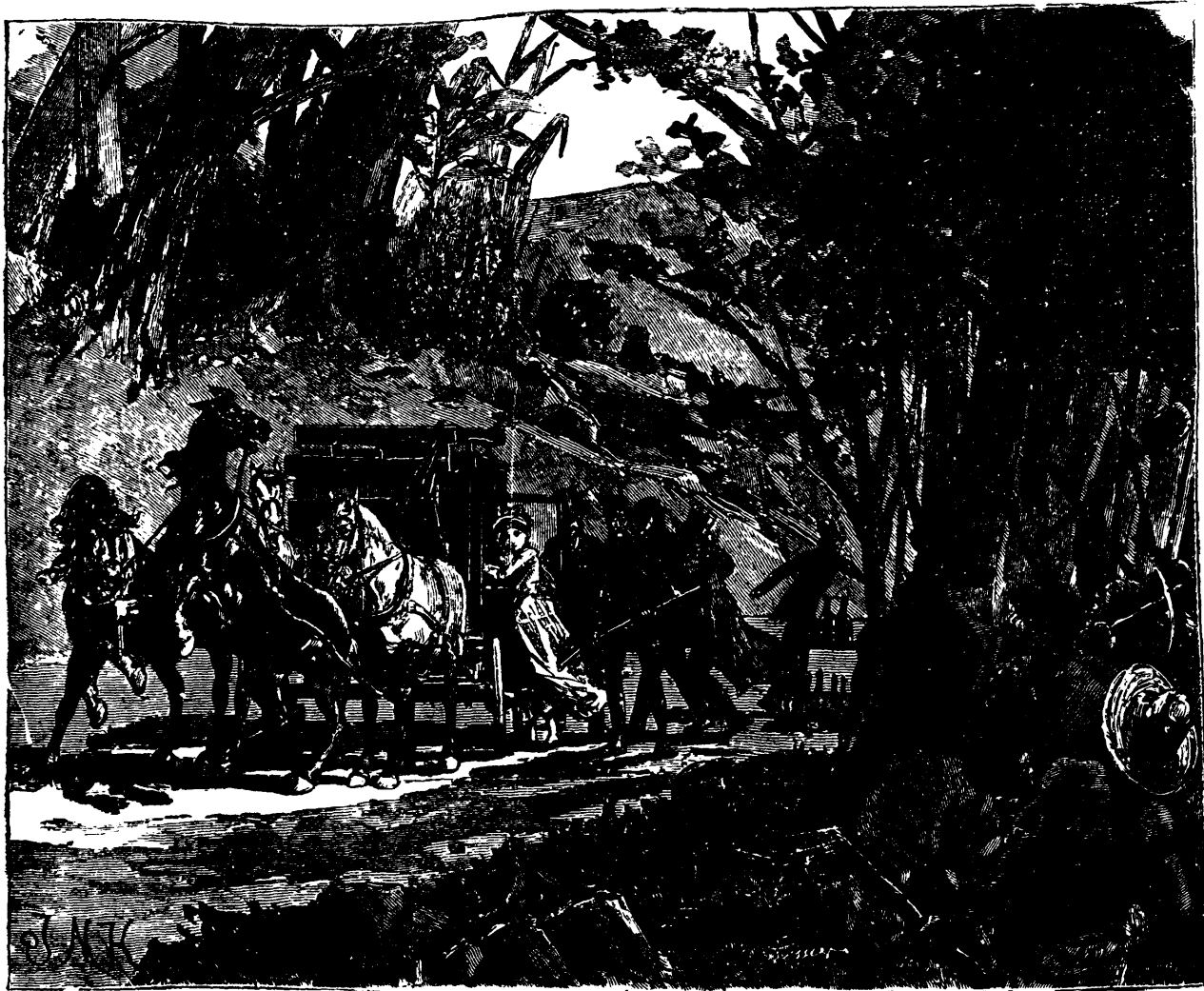
Cet homme qui essayait de dompter cette meute furieuse, c'était le surveillant du chantier ; à présent, on commençait à distinguer sa voix au milieu du tumulte et quelques ouvriers, moins exaltés, se retournaient aussi pour retenir leurs camarades.

Mais l'énorme poussée était arrivée à vingt pas de la table et, au moment où Merced et sa mère venaient de monter dans une des voitures, une poignée de forcenés coururent aux deux femmes.

Plus prompt que l'éclair, le surveillant fut avant eux sur le marche-pied de la voiture et là, épaulant sa carabine à répétition :

—Je fais feu, s'écria-t-il, sur le premier qui approche... et vous savez que j'ai dix-huit coups à tirer !

Ces hommes, intimidés, reculèrent.



Je fais feu, s'écria-t-il, sur le premier qui s'approche.—Voir page 37, col. 3.

Alors, le surveillant leur fit honte de leur conduite :

—Etes-vous des sauvages, dit-il, pour vous jeter ainsi sur des gens que vous ne connaissez pas et qui ne sont pour rien dans vos malheurs ? Que vous ont fait ces deux femmes inoffensives et que vous ont fait ces messieurs ? C'est l'entrepreneur qui vous doit des comptes ; est-il juste de passer sur d'autres l'irritation qu'il vous a causée ?... Allons, redevenez calmes et laissez ces personnes s'en aller en paix.

Il se retourna vers le général :

—Monsieur, lui dit-il, quoiqu'il n'y ait plus rien à craindre, je vous conseille de partir tout de suite et de laissez vos domestiques avec le fourgon.

Mais Merced ne voulut pas consentir à ce départ précipité qui aurait ressemblé à une fuite et, comme le surveillant descendait du marche-pied de la voiture sans même se retourner, elle lui posa

doucement la main sur le bras, demandant d'une voix émue :

—Quel est votre nom, monsieur, je vous prie ?

Le surveillant détourna ses regards et répondit :

—Joachim, mademoiselle.

—Vous n'avez pas d'autre nom ?

—Je n'ai pas d'autre nom, répliqua mélancoliquement le surveillant, après une imperceptible hésitation.

Et il s'éloigna de quelques pas.

La jeune fille avait frissonné ; cette voix semblait contenir un reproche ; cette voix, elle croyait l'avoir entendue déjà quelque part.

Elle se pencha à l'oreille de Mme Mendès y Tendura et lui dit :

—Mère, n'as-tu pas reconnu cette voix ?

Mais la bonne dame, qui était loin de posséder le sang-froid de sa fille, était bien trop émue pour avoir pu faire la moindre remarque à ce sujet ; de toute cette scène, elle n'avait retenu qu'une chose : c'était l'intervention courageuse qui avait détourné

le torrent dans lequel ses compagnons et elle eussent été certainement engloutis.

—C'est un brave jeune homme, murmura-t-elle ; il nous a sauvés !

Merced, plongée dans une vague et profonde rêverie, n'entendit pas la réponse de sa mère.

Cependant, à quelques pas de là, l'ingénieur divisionnaire questionnait Joachim sur les motifs de cette émeute dont les résultats eussent pu être si terribles pour ceux qui l'accompagnaient.

Et le surveillant expliquait l'affaire de la diminution, exposant que l'entrepreneur n'avait pas le droit de prendre une pareille mesure, surtout en prévenant ses ouvriers à si court délai.

Et Pierre Miquet, debout à côté de son chef, écoutait ces explications, dévisageant l'homme qui parlait, cherchant à surprendre l'expression du regard qui se cachait derrière les lunettes bleues, déconcerté par cette horrible blessure qui transfigurait presque le surveillant ; la voix de cet homme avait attiré son attention, à lui aussi, et

elle résonnait à son oreille comme l'écho affaibli d'une voix qu'il aurait entendue autrefois.

Et soudain, il devint blême ; devant ses yeux venait de se dresser la vision de son cousin, de ce Jacques qu'il avait assassiné.

Un tremblement convulsif le secoua et une sueur moite mouilla son front.

— Voyons, pensa-t-il, en passant fébrilement sa main sur son front, je suis fou... l'autre est mort, bien mort...

Et néanmoins, il songeait qu'il avait un revolver dans sa poche et il regrettait de n'avoir pas eu l'idée de brûler la cervelle à cet homme, tout à l'heure, pendant qu'il était encore mêlé aux assaillants ; ce meurtre eût alors paru tout naturel et il se fût évité un cauchemar terrible.

Le misérable ne songeait pas que, s'il avait eu malheureusement cette inspiration, le chantier tout entier serait tombé sur lui, comme une avalanche, et l'aurait écrasé.

Il eut toutes les peines du monde à reprendre un peu de son sang-froid, lorsque l'ingénieur divisionnaire, se tournant de son côté, lui posa cette question :

— Que pensez-vous de cette affaire, monsieur Miquet ?

— En vérité, balbutia-t-il...

Et ses paupières battaient devant le regard fixe et inquiet de Joachim.

— Monsieur Miquet, dit froidement celui-ci en s'adressant au divisionnaire, est sans doute depuis peu à Panama et il n'est pas habitué à ces incidents un peu émouvants de nos chantiers !

Les ouvriers, à vingt pas, par groupes, continuaient à faire entendre leurs murmures ; quelques uns osèrent même se rapprocher.

Le surveillant, prévoyant leur question, se tourna vers eux :

— Ces messieurs, dit-il, sont des ingénieurs de la Compagnie... Je leur ai exposé les causes de votre irritation et je suis sûr qu'ils interviendront pour que vos intérêts ne soient pas lésés.

— Est-ce vrai ? demandèrent plusieurs ouvriers qui doutaient.

— C'est absolument vrai, dit l'ingénieur en chef, et voici M. Miquet qui va se rendre chez l'entrepreneur, aussitôt notre retour à Panama.

Pierre fit la grimace ; la commission lui plaisait médiocrement.

— Parfaitement, dit-il en inclinant la tête.

Mais, en lui-même, il se promettait déjà de ne point se rencontrer avec Giovanni Corda.

Sur cette déclaration, les ouvriers regagnèrent lentement le chantier, passant de la colère à la confiance, avec cette mobilité qui est le propre des foules qui ne raisonnent point.

Joachim avait remis sa carabine en bandouillière et, tournant les talons, avait regagné son poste.

Pierre Miquet et l'ingénieur divisionnaire rejoignirent ces dames qui n'avaient pas bougé de la voiture.

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, dit le général, nous retournerons à Panama par le chemin de fer... la scène qui vient de se passer a vivement ému ma femme et j'ai hâte d'être à la maison.

— Sans compter, ajouta M. Jackson, que les chevaux ne sont pas suffisamment reposés pour faire tout de suite le voyage.

Et tirant sa montre, il ajouta :

— Si nous pouvons être dans vingt minutes à la station de Paraison, nous arriverons juste à temps pour prendre le train.

Tout le monde monta dans le mail qui dévala au grand trot la côte de la Culebra.

Miquet était assis, songeur, en face de Merced, silencieuse et préoccupée ; et leurs pensées, pour des causes différentes, avaient le même objet.

Merced, en regardant l'ingénieur, lui trouvait une vague ressemblance avec le surveillant et, malgré elle, comparant les deux physionomies, elle ne pouvait s'empêcher de faire un parallèle qui n'était pas à l'avantage du premier.

Tous les détails de cette scène terrible se représentaient devant ses yeux et un enthousiasme la prenait pour cet inconnu qui s'était précipité entre elle et cette foule menaçante, hurlante, hideuse ; elle voyait l'attitude dominatrice du courageux surveillant, et ses oreilles bourdonnaient encore

des échos de cette voix puissante et sonore.

— C'est curieux, se disait-elle, comme le son de cette voix m'est allé au cœur.

Puis, la vision s'effaçait, son regard tombait sur l'ingénieur et elle lui trouvait le visage dur et méchant.

Mais à cela, elle trouvait une explication toute simple, l'effet de la colère contre ces révoltés qui avaient failli les assassiner.

Quant à Pierre, une anxiété épouvantable l'étreignait au cœur : le spectre de son cousin, que la vue du surveillant avait évoqué soudain, le terrifiait, mettait dans son esprit une incertitude terrible.

L'abbé Rigal lui avait bien dit que Jacques était mort ; mais si ce prêtre l'avait trompé !

Et par moments, un masque livide s'étendait sur les traits de l'assassin.

— Vous souffrez, monsieur Miquet ? lui demanda Merced.

— Moi ? non... c'est-à-dire que je suis encore ému du danger que vous avez couru, répondit-il d'une voix altérée.

Il se tut un moment et ajouta avec une émotion admirablement feinte.

— Ne savez-vous pas combien votre existence et celle de vos parents m'est chère ?

Merced le remercia d'un sourire, le général lui tendit la main et Mme Mendès y Tendura l'appela : " Son cher enfant ! "

— Si c'était Jacques, pensait-il, il m'aurait reconnu, et son émotion aurait paru sur son visage !... il n'aurait pu s'empêcher de me jeter mon crime à la face... ou mieux encore, au lieu de sauver notre peau, il aurait laissé ces forcenés se jeter sur nous... de la sorte, il tenait sa vengeance !... il est vrai que la présence de Merced pouvait être un obstacle... Merced qu'il aime... mais non, je suis fou... il n'a même pas sourcillé quand le divisionnaire a prononcé mon non... est-ce que sa voix n'aurait pas tremblé, malgré lui quand il m'a adressé la parole !... je suis stupide, en vérité !

Mais c'est en vain qu'il essayait de se convaincre de la fausseté du cauchemar qui le hantait ; ce cauchemar à peine en fuite, revenait avec obstination, semblable à ces mouches insolentes qui s'entêtent.

Puis il regardait Merced, et il se demandait si elle n'avait pas, par hasard, quelque soupçon.

Mais quelle absurdité ! puisqu'elle ne l'avait jamais vu, ce Jacques Miquet qui lui avait servi de compagnon sur le *Medway* ! pour elle il n'en existait qu'un, celui qui s'était introduit dans la famille à la suite d'un crime que, seul, l'abbé Rigal connaissait.

D'ailleurs, en ce moment, Merced ne semblait plus préoccupée ; son joli visage s'épanouissait et elle était heureuse de la rapidité de la course, car le cocher, comme s'il sentait les émeutiers à ses trousses, lançait ses chevaux à toute vitesse ; et tous les voyageurs, après l'effrayante alerte, éprouvaient un tel soulagement que leurs physionomies respiraient la joie.

Le général, devenu bavard, disait qu'avec cinquante soldats seulement il aurait eu bien vite raison de ces braillards et, à l'appui de cette affirmation, il racontait des épisodes de la guerre de Sécession, à laquelle il avait pris part.

Sa femme soupirait en entendant le récit de ces massacres.

Mais Merced, qui avait dans les veines le sang bouillant de l'Espagnol, souriait et regardait son père avec fierté ; et elle pensait à cet homme si brave, à ce Joachim dont l'énergie avait arrêté un millier d'ouvriers et elle se disait que c'était un héros comme le général.

Enfin, on arrivait à Paraison, heureusement pour Pierre Miquet qui en dépit de tous ses efforts ne pouvait arriver à se mettre au diapason de la conversation.

Le fantôme de Jacques triomphait de sa volonté, il ne pouvait s'en débarrasser et la torture morale à laquelle il était en proie, se reflétait sur sa face pâle, en contractions que M. Jackson étudiait curieusement.

A peine était-on descendu de voiture qu'un sifflement strident se fit entendre et qu'au détour d'une courbe, le train apparut.

Une fois tout le monde installé dans un confortable *sleeping-car*, l'ingénieur, sous prétexte de tenir compagnie au général qui avait demandé la permission de fumer un cigare, sortit sur la plateforme et là, le dos appuyé à la balustrade de cuivre, les yeux fixés sur M. Mendès qui, penché au dehors, regardait le paysage filer à toute vitesse, il se prit à penser qu'il y avait autre chose à tirer de sa position actuelle.

Ce titre d'ingénieur qu'il possédait maintenant, grâce à un crime, ne devait être qu'un marchepied qui lui permettait d'atteindre là où souvenait, dans ses rêves assoiffés de fortune, il s'était élevé en imagination.

Pour cela, deux moyens s'offraient à lui : le premier consistait à prendre le projet élaboré autrefois de concert avec Giovanni Corda et à le mettre à exécution pour son propre compte ; bien que l'Italien ne lui eût pas dit grand chose de ses secrets, Pierre, cependant, avait l'esprit assez délié et tourné vers le mal pour que, sans connaître les détails du plan, il en devinât tout au moins la ligne générale... Et, ma foi, c'était là une combinaison capable de lui rapporter beaucoup d'argent ; certes, l'entrepreneur dépensait des sommes relativement considérables et quant à ce que devaient lui rapporter les travaux, il semblait, comme nous l'avons dit plus haut, que la malchance se fût attachée à l'Italien.

Donc, excédent de dépenses et insuffisance de gain ; le dernier des imbéciles eût compris qu'il y avait derrière Giovanni Corda une main généreuse qui bourrait ses poches de piastres et de dollars.

Le second moyen offrait peut-être plus de difficultés dans l'exécution ; mais, une fois mené à bien, il était loin de présenter l'aléa du précédent ; au contraire, c'était une situation certaine, bien établie, sans lendemain dangereux, à l'abri d'un revirement périlleux de fortune : ce moyen, il en avait trouvé le germe dans la lettre écrite par l'infortuné Jacques à sa mère, lettre laissée par lui sur la table de sa chambre et que Pierre avait lue après le meurtre.

Jacques, on se rappelle, écrivait à sa mère qu'il aimait Merced profondément, que s'il ne s'illusionnait pas, il croyait reconnaître qu'il n'était pas indifférent à la jeune fille, qu'en tous cas Mme Mendès lui portait une amitié toute maternelle.

Et Pierre s'était fait ce raisonnement tout simple qu'il serait bien bête de ne pas essayer de profiter d'une semblable situation ; c'est pourquoi, depuis le fameux soir où il avait eu avec l'abbé Rigal l'explication à la suite de laquelle il avait tenté d'assassiner le digne prêtre, l'ingénieur avait fréquenté assidûment la villa de la Santa Virgen, se montrant empressé auprès de Merced, affectueux envers Mme Mendès et le général.

Ces deux derniers, le misérable était dès à présent certain de les avoir avec lui ; la vieille dame manifestait ouvertement sa sympathie, et il était facile de comprendre qu'elle souhaitait ardemment d'avoir M. Miquet pour gendre ; quant au général, il n'avait d'autre volonté que celle de sa femme et de sa fille.

Restait Merced ; mais, sans être fat, Pierre pouvait avoir la presque certitude qu'il n'était pas indifférent à la jeune fille et que celle-ci, conseillée par ses parents, agréerait volontiers la recherche de l'ingénieur.

Mais si, de ce côté-là, la combinaison paraissait avoir toutes chances de succès, il n'en était pas de même d'un autre côté : l'abbé Rigal, qui, depuis plus d'un mois, n'avait pas donné signe de vie, n'allait-il pas se mettre en travers des projets matrimoniaux de Pierre Miquet ? C'était plus que probable.

Et l'ingénieur serrait furieusement entre ses doigts crispés la rambarde de cuivre, comme s'il eût tenu entre ses mains le cou de l'abbé Rigal.

Soudain, un coup de feu éclata à l'extrémité du train.

Le général se retourna vivement, et s'adressant à Pierre :

— Avez-vous entendu ? demanda-t-il.

— Oui, répondit celui-ci, on dirait un coup de revolver.

Sans dire mot, ils traversèrent rapidement la plateforme et rentrèrent dans le *sleeping* déjà déserté par les voyageurs.

Seules, Mme Mendès et sa fille étaient demeurées à leur place.

—Père, implora Merced, faites attention.

D'un signe de la main, le général recommanda aux deux femmes de n'avoir aucune crainte et, suivi de l'ingénieur, courut à travers les wagons jusqu'à une voiture de troisième classe placée à l'avant du train.

Là, il y avait une foule massée sur la plateforme, qui poussait des cris et des jurons formidables, enrageant de ne pouvoir arriver jusqu'au théâtre du drame, commentant diversement les explications qui, de bouche en bouche, parvenaient jusqu'à elle.

Sans faire aucunement attention à la fureur de ceux dont il écrasait les pieds ou enfonçait les côtes, M. Mendès se fraya un passage au travers des curieux et parvint ainsi jusqu'à l'intérieur de la voiture où une bataille semblait imminente ; plusieurs poings étaient armés de revolvers, et dans un grand nombre de mains le terrible *machete* étincelait.

Sur le plancher, dans une mare de sang, un homme était étendu : à en juger par les vêtements qui le couvraient, c'était un homme de basse condition, un ouvrier terrassier sans doute ; l'une de ses mains incrustait ses ongles dans les planches du parquet, l'autre se crispait sur la poignée d'un machete ; du crâne, à moitié défoncé, la cervelle avait jailli, éclaboussant les parois du wagon.

Dans un coin, maintenu par quatre gaillards solides, un individu était acculé, considérant d'un air calme et le cadavre et la foule qui hurlait après lui : cet homme avait l'uniforme des employés du "Panama Railroad", et, sur le devant de sa casquette, les insignes de contrôleur étaient brodés en fil d'or ; dans une de ses mains, il tenait encore un revolver, celui sans doute qui avait occasionné la mort du malheureux étendu là ; personne, dans le premier moment, n'avait pensé à le désarmer.

—Qu'y a-t-il ? demanda avec autorité le général.

A cette question plus de vingt réponses en cinq ou six idiômes différents furent faites ; mais pas une seule ne s'accordait avec l'autre.

M. Mendès y Tendura haussa les épaules, et s'avançant vers le groupe formé par le prisonnier et ses quatre gardes du corps :

—Pourquoi tenez-vous cet homme ? demanda-t-il avec autorité.

—Parce qu'il vient de tuer notre camarade, répondirent-ils.

Le général les avait interrogés en espagnol, et c'est dans cette langue qu'ils venaient de répondre.

—Est ce vrai ? fit-il en s'adressant à l'employé.

—Oui, c'est vrai, répliqua celui-ci en anglais ; comme je lui demandais le prix de sa place, il a voulu me porter un coup de machete ; alors j'ai tiré pour me défendre, et il est tombé.

Ces paroles furent accueillies par une bordée d'injures.

—Il ment ! criait-on ; nous avons vu comment les choses se sont passées : il a réclamé à l'homme dix pesetas de plus que le prix ; l'homme a refusé.

L'employé secoua la tête et riposta :

—Il a voulu me frapper ; j'étais dans mon droit en me défendant.

—Il a raison, il a raison, appuyèrent d'autres voix, anglaises celles-ci.

Le receveur, comme tout le personnel de la "Panama Railroad Company", était américain et était soutenu nécessairement par tous les voyageurs originaires des Etats-Unis ; ceux, au contraire, qui étaient colombiens, l'accusaient d'avoir assassiné sans motif un de leurs compatriotes.

Et le cadavre du malheureux aurait bien pu ne pas être le seul que le train eût amené à Panama, si l'intervention du général n'eût changé la face des choses ; sur ses ordres, le meurtrier fut amené sur la plateforme du sleeping-car qu'il occupait avec sa famille, et lui-même se chargea de le surveiller, tout en fumant son cigare.

—Qu'allez-vous en faire, monsieur Mendès, demanda Pierre Miquet aux pensées duquel cet incident avait fait diversion.

—Tout simplement le remettre aux mains de la justice, en arrivant à Panama ; il est temps de faire un exemple ; notre pays est envahi par ces maudits Yankee qui s'établissent chez nous en maîtres et avant peu nous traiteraient comme des

nègres, si nous nous laissons faire ; si je n'eusse pas été là ce nouveau crime restait impuni, le gouvernement panaméen étant toujours disposé à sacrifier ses nationaux aux étrangers.

### XIII.—CE QUE PIERRE MIQUET N'AVAIT PAS PRÉVU

Un beau matin, une semaine environ après ces événements, Mme Mendès y Tendura regardait, de la fenêtre de sa chambre, son mari fort occupé à souffler de la poussière de soufre sur des rosiers de France et d'Espagne dont il avait fait planter un très beau massif devant le perron de la villa.

Tout le reste du parc était abandonné aux mains du jardinier ; mais le général ne permettait à personne de toucher à ses rosiers, dont sa fille, seule, avait le droit de couper les fleurs.

Merced n'était pas encore levée ; il était de bonne heure.

Mme Mendès y Tendura ferma doucement la fenêtre, alla, sur la pointe des pieds, écouter à la porte de la chambre de sa fille, constater que nul bruit ne s'y faisait entendre, en conclut qu'elle dormait encore et descendit pour rejoindre son mari.

—Comment ! c'est toi ! fit le général avec un bon sourire ; comme tu es matinale aujourd'hui.

Et l'esprit tout plein de son occupation, il étendit vers le massif, dans un geste menaçant, son bras armé du soufflet à soufre.

—Ces diables de pucerons, grommela-t-il, me donnent un mal... C'est incroyable comme il y en a ! Cette engeance-là se cache partout, et quand on croit les avoir exterminés jusqu'au dernier, on s'aperçoit le lendemain qu'il en reste des milliers qu'on n'avait pas vus ! Ma parole ! j'aimerais mieux avoir à combattre des insurgés. Au moins, ça bouge et ça se voit...

Une ombre de tristesse passa sur le visage de Mme Mendès.

—Severo, dit-elle, ne parlez pas ainsi, en ce moment surtout ; ce mot seul d'insurgé me fait frissonner.

Le général hocha la tête.

—Eh ! s'écria-t-il, pourquoi cette inquiétude, ma chère amie ? On se remue un peu, en effet, dans l'isthme, et, ma foi, tu conviendras que le gouvernement a fait tout ce qu'il fallait pour cela.

Il frappa du pied et ajouta, rouge de colère :

—Ce sont des imbéciles ou des misérables ; en tout cas ce sont des lâches. Comment ! ils plient devant une poignée d'individus qui se mettent en grève !

—Mais qu'auriez-vous fait, Severo ? demanda Mme Mendès.

Le général fit du bras un geste énergique.

—Eh ! j'aurais laissé MM. les employés de la "Panama Railroad Company" en grève aussi longtemps qu'il leur aurait plu ; on aurait traversé l'isthme comme on aurait voulu ; en voiture, à cheval, à pied, mais je n'aurais pas laissé impuni le meurtrier commis sur un Colombien par un de ces Yankee maudits. Oh ! non, assurément non.

Et le brave général brandissait son soufflet vers le massif de rosiers comme si ces derniers eussent été les employés de la "Panama Railroad Company".

—Mais, mon ami, insinua la bonne dame, dans le but de calmer cette grande colère, qui vous dit que cet homme ne sera pas puni ?

M. Mendès éclata d'un rire amer.

—Ah ! ma pauvre Mary ! exclama-t-il, vous ne connaissez pas toute entière la condescendance du gouvernement envers les Etats-Unis ; le pavillon étoilé inspire à la Colombie un respect tel qu'on passera l'éponge sur le sang versé et que le meurtrier sera rendu à la liberté.

Il ajouta entre ses dents :

—Mais s'ils font cela, Dieu sait ce qui arrivera ! Sans doute, Mme Mendès entendit ces dernières paroles, car un pli soucieux creusa ses lèvres.

—Croyez-vous, demanda-t-elle, que ces gens iraient jusqu'à faire une révolution ?

Une lueur rapide passa dans les prunelles du général.

—Pour cela, répondit-il, il leur faudrait un homme ; malheureusement, ils n'en ont pas...

La bonne dame poussa une exclamation douloureuse.

—Malheureusement ! Ah ! Severo, pouvez-vous parler ainsi ? Sait-on jamais ce qui sort d'une révolution ?

Le général marmotta entre ses dents quelques paroles inintelligibles, puis il rechargea son soufflet de poudre de soufre et s'écria avec rage contre les pucerons.

Sa femme, immobile auprès de lui, le regardait faire silencieusement ; à l'expression de son visage, il était facile de comprendre que la conversation qu'elle venait d'avoir avec son mari avait laissé des traces inquiètes dans son esprit.

Tout à coup, derrière eux, un bruit de persiennes claquant bruyamment contre le mur retentit ; tous deux du même mouvement, se retournèrent et aperçurent Merced qui, accoudée à sa fenêtre, toute blanche dans son costume de nuit, sa chevelure blonde massée en un chignon ébouriffé sur le sommet de la tête, respirait avec délices les premières senteurs matinales.

—Bonjour, papa !... bonjour, maman ! cria-t-elle en leur envoyant un baiser.

Puis elle referma la fenêtre.

Si brusque qu'avait été l'apparition de l'enfant adorée, elle avait suffi pour changer le cours des idées de Mme Mendès et du général.

Celui-ci allait reprendre sa chasse, lorsque sa femme lui posant la main sur le bras :

—Severo, dit-elle, laissez un moment votre soufflet et vos pucerons et venez vous promener avec moi au fond du parc ; nous avons à parler de choses sérieuses.

Le général leva avec inquiétude les yeux sur le visage de sa femme.

—De choses sérieuses, murmura-t-il, il s'agit de Merced.

Puis aussitôt, avec un tremblement dans la voix :

—Elle n'est pas souffrante, au moins ?

—Non, mon ami, Merced se porte bien, grâce à Dieu ! mais elle me paraît préoccupée depuis quelque temps ; elle rêve, et les rêves ne sont pas bons pour les jeunes filles.

Le général eut un hochement de tête et plissant les paupières d'un air entendu :

—Je sais ce que c'est, fit-il.

Mme Mendès eut un mouvement de surprise ; ordinairement, son mari n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez.

—Alors, dit-elle, vous pensez comme moi, qu'il faut...

—... Qu'il faut aller à Colon rendre visite à l'abbé Rigal.

—Pourquoi faire ! s'écria la dame.

—Il y a bien longtemps que nous n'avons vu ce bon abbé.

Mme Mendès haussa doucement les épaules.

—Mais, alors, mon ami, vous n'avez rien de viné !

—Merced s'ennuie ici, dit le général, et je propose de lui procurer de la distraction... un petit voyage... nous visiterons l'hôpital.

—Severo, vous serez toujours le même, reprit Mme Mendès y Tendura... il ne s'agit pas de distraction, il s'agit de M. Miquet qui aime votre fille et qui est aimé d'elle.

—Le général fit un bond prodigieux.

—Ah ! bah ! exclama-t-il, je n'aurais jamais songé à cela !

—Eh ! vous ne songez jamais à rien, murmura doucement la bonne dame.

—Eh bien ! il faut les marier.

—Certainement... je ne demande pas mieux... seulement M. Miquet n'a encore rien dit.

—Ah ! il n'a rien dit ? fit le général, un peu déconcerté...

Sa femme le regarda avec surprise.

—Mais, Severo, s'il avait parlé, vous le sauriez.

—C'est juste... mais alors, qu'il parle, qu'il me demande Merced et nous la lui donnerons, parbleu !

—M. Miquet est timide, dit la mère ; il n'ose pas. J'ai remarqué, à ses dernières visites, qu'il était un peu embarrassé.

—C'est possible, répliqua le général qui, lui, n'avait absolument rien remarqué... en tous cas, cela prouve en sa faveur ; c'est un garçon bien élevé.

—Il serait convenable, continua Mme Mendès, d'aller le voir... vous le sonderiez adroitement... vous verriez ce qu'il pense, vous encourageriez ses aveux et...

—Et on les marierait dans un mois ! s'écria le général en se frottant joyeusement les mains... c'est entendu ; après déjeuner je m'habille et je cours à Panama ; votre ingénieur ne va pas sur le chantier avant quatre heures, à cause de la chaleur... je suis sûr de le rencontrer chez lui.

—Ne soyez pas brusque, dit Mme Mendès... amenez-le à se déclarer lui-même.

Puis, après un moment de réflexion :

—Tenez, il me vient une idée... si nous chargeons l'abbé Rigal de cette mission ; c'est l'ami de M. Miquet et il a en même temps pour Merced assez de sympathie pour mener à bien cette affaire.

Le général haussa les épaules dans un petit mouvement d'impatience.

—Pourquoi faire intervenir l'abbé Rigal ? demanda-t-il, sois donc tranquille, chère amie ; je suis diplomate quand il faut : tu verras comme je m'acquitterai adroitement de ma mission.

Mme Mendès regarda son mari avec un peu d'inquiétude.

—Cependant... commença-t-elle...

—Voyons, laisse-moi faire... je te promets que si, après avoir tâté le terrain, la chose me paraît trop difficile, je m'adresserai à l'abbé Rigal... là, es-tu contente ?

Tranquillisée par cette promesse, Mme Mendès rentra, laissant le général s'escrimer contre les puceron, tout en méditant sur la grave nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Son imagination se donnant carrière, il vit ce mariage comme s'il était déjà conclu ; et peu s'en fallut, lorsqu'on se mit à table, qu'il ne dit à sa fille en l'embrassant, qu'il allait lui amener son ingénieur, pieds et poings liés.

Sa femme, qui le connaissait et se méfiait de son enthousiasme, le surveillait ; elle ne put cependant l'empêcher, durant le repas, de faire de nombreuses allusions à M. Miquet, allusions accompagnées d'éloges aussi exagérés qu'intempestifs.

Merced écoutait tranquillement, et le général se disait en l'observant du coin de l'œil :

—Comme ces fillettes savent bien dissimuler !

Il ne pouvait se douter, après la confidence faite par sa femme, que ses allusions ne pouvaient en rien troubler la jeune fille.

Certes l'ingénieur n'était pas antipathique à la jeune fille : loin de là. Miquet l'aurait demandé en mariage qu'elle aurait peut-être dit oui, assez volontiers, mais sans empressement.

Agréé par ses parents, ce fiancé aurait été accepté par elle avec simplicité ; mais son cœur demeurait calme.

Elle aurait, sans doute, aimé le Jacques du *Medway*, avec lequel on avait vécu d'une si douce intimité, en compagnie de l'abbé Rigal ; mais, chose étrange, le charme de cette intimité avait été rompu, lorsqu'elle avait vu l'ingénieur.

Sans se rendre compte de cette transformation morale qu'elle ne pouvait comprendre, elle ne retrouvait plus dans l'ingénieur l'homme que, sans le voir, elle s'était retracé par l'imagination.

Ses yeux seuls étaient-ils désillusionnés, ou bien ne sentait-elle pas dans son âme comme un presentiment vague que ce n'était point là le même homme ?

Elle était charmante pour lui, aimable, prévenante ; mais elle n'avait pas retrouvé les douces émotions du voyage.

Si sa mère avait constaté qu'elle était rêveuse quelquefois, c'était depuis le dramatique incident de la *Culebra*.

La voix de cet homme qui l'avait protégée, la poursuivait ; elle entrevoyait dans cette aventure singulière, quelque chose de mystérieux qu'elle ne s'expliquait pas, et elle cherchait...

—Je suis folle ! murmurait elle parfois, répondant aux suppositions qu'éveillaient dans sa tête ces souvenirs. Et elle se mettait à rire.

Cependant, elle ne pouvait oublier cette scène et elle y rêvait d'autant plus souvent qu'elle n'osait pas en parler à sa mère qui aurait traité cela d'enfantillage.

D'ailleurs Mme Mendès n'avait-elle pas paru

étonnée, dans la voiture, lorsqu'elle lui avait fait remarquer le timbre de cette voix.

Le général n'avait rien remarqué, lui non plus. Néanmoins, l'impression ne s'effaçait pas, et Merced demeurait soucieuse.

Ainsi qu'il l'avait promis à sa femme, le général, aussitôt après le déjeuner et, en dépit de la chaleur, se fit conduire à Panama.

L'ingénieur n'était pas chez lui.

—Il est invraisemblable ! s'écria M. Mendès, qu'il soit sur les chantiers à cette heure-ci.

—Aussi n'est-il pas sur les chantiers, répondit le Chinois qui servait de domestique à l'ingénieur.

—En ce cas, pourriez-vous me dire où je le trouverais ?

—A l'hôpital.

Le général ne put retenir un mouvement de surprise.

—Qu'y va-t-il faire ? demanda-t-il.

—Il y soigne un de ses amis qui y est depuis quelques jours... mais ordinairement il est rentré à cette heure-ci : il faut certainement qu'il soit arrivé quelque chose.

—Je vais l'y rejoindre, fit M. Mendès ; mais si, par hasard, je ne l'y rencontre pas, dites-lui, dès qu'il rentrera, que le général Mendès y Tendura a besoin de lui parler... qu'il m'attende ; d'ailleurs, je repasserai dans la soirée.

Et hâtant le pas, il prit le chemin de l'hôpital.

L'hôpital de Panama est construit hors la ville, dans la localité la plus salubre du voisinage, sur le versant d'une énorme butte, que viennent baigner, de leurs effluves rafraîchissantes, les brises de l'Océan Pacifique ; il se compose d'une quarantaine de bâtiments séparés, légèrement construits en bois, entre lesquels l'air et la lumière circulent sans obstacles. Une eau excellente, captée sur les hauteurs de la butte et emmagasinée dans un château d'eau, au moyen d'une machine à vapeur, y est distribuée à profusion.

L'hôpital a son abattoir, sa ferme, sa glacière ; les immondices sont enlevées chaque nuit et transportées à la mer ; enfin les salles des malades sont vastes et aérées en sorte que, même dans celles dont les lits sont occupés par des nègres atteints de la fièvre des marais, les nerfs olfactifs les plus déliés ont peine à percevoir une odeur, si légère soit elle.

Toutes les précautions ont été prises, on le voit, pour rendre aussi confortable que possible le séjour des malheureux que le climat meurtrier de l'isthme envoie en grand nombre, à l'hôpital, comme aussi pour assurer un nombre raisonnable de guérisons.

Seulement, on a compté sans la contagion qui exerce parmi les malades d'effroyables ravages : tel en effet qui entre à l'hôpital, frappé d'une insolation ou atteint de fièvre paludéenne, y prend les germes de la fièvre jaune et meurt, le plus souvent, dans des souffrances terribles.

Bien des rapports ont été déjà faits à ce sujet, dans le but d'isoler complètement les malheureux que ce fléau de terres chaudes a frappés ; mais jusqu'à présent, aucun remède n'a été apporté à ce déplorable état de choses et la fièvre jaune continue à faucher impitoyablement des malades admis à l'hôpital pour toute autre maladie et entrés même dans la voie de guérison.

C'est que, outre les ferments mortels en circulation dans l'air que respirent les malades, plus terrible encore peut-être que ces ferments eux-mêmes, il existe un autre messageur de contagion ; c'est la peur ; la peur qui affaisse le moral et rend ainsi le physique plus à la portée de la maladie : se savoir dans une pièce contiguë à celle qui contient des fièvres jannes, entendre parler des décès, voir emporter secrètement il est vrai, les cadavres, il n'en faut pas plus pour frapper l'imagination d'un malade et en faire une victime de la terrible dévastatrice.

C'est au point que tout au commencement des travaux, alors que l'on recrutait le personnel indifféremment dans toutes les nationalités, utilisant toutes les bonnes volontés qui se présentaient il se trouvait sur le chantier un grand nombre de Belges ; or il arrivait souvent qu'épouvanté de voir s'éclaircir autour de lui les rangs de ceux avec lesquels il avait quitté le pays natal, un travailleur demandait à être rapatrié ; si par hasard, en raison des lenteurs administratives, la permis-

sion de rembarquement tardait à arriver, l'homme, quatre-vingt-dix fois sur cent, entraînait à l'hôpital avec les germes d'une fièvre paludéenne qui dégénérait en fièvre jaune et il mourait, on peut le dire, de la fièvre jaune.

Au surplus, cette conséquence de l'influence du moral sur le physique n'est pas spéciale à cette maladie et, dès longtemps, il a été reconnu par les médecins qu'un des meilleurs moyens d'échapper à une épidémie est de réagir contre la peur.

Après une demi-heure de marche, le général Mendès y Tendura arriva à l'hôpital ; dès les premiers mots qu'il prononça, le surveillant lui répondit :

—Oh ! monsieur, c'est là un rare exemple de dévouement que donne M. Miquet !... figurez-vous que, depuis dix jours, il vient ici, dès trois heures du matin, veiller au chevet de son ami malade...

—N'y a-t-il donc personne pour faire ce service ?

—Helas ! monsieur, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, en vertu des règlements de leur ordre, ne peuvent passer la nuit ici ; d'un autre côté, le personnel est trop restreint pour le nombre des malades, en sorte que ceux de ces derniers qui ont quelque ami en ville, ont seuls chance d'être...

Le surveillant n'acheva pas sa phrase et la compléta en levant ses bras dans un geste désespéré.

—Mais qui donc M. Miquet soigne-t-il ainsi ? demanda le général.

—Voyez comme c'est étrange ; M. l'abbé Rigal, l'aumônier de l'hôpital de Colon, se trouvant à Panama, il y a une dizaine de jours, a été soudainement frappé d'insolation, et on l'a transporté ici d'urgence.

Le général ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

—L'abbé Rigal ! exclama-t-il ; mais c'est également un de mes amis... puis-je le voir ?

Le surveillant parut hésiter.

—C'est que, balbutia-t-il, l'état de M. l'abbé a empiré et que les médecins craignent...

—Quoi donc ?

—La fièvre jaune.

En prononçant ces mots, le surveillant avait baissé la voix.

—Allons, dit simplement le général.

On traversa une cour spacieuse et aérée, on entra dans un pavillon de trois étages correspondant entre eux par un vaste escalier rempli d'air et de lumière ; au deuxième, le surveillant s'arrêta, désigna de la main une porte et dit :

—C'est ici.

Puis il tourna les talons et redescendit si rapidement qu'il avait déjà le pied sur la dernière marche, lorsque le général frappa seulement à la porte.

Des pas retentirent et sur le seuil Pierre Miquet apparut.

—Vous ! s'écria-t-il d'une voix rauque en reconnaissant M. Mendès et en reculant d'un pas.

—Oui, moi, répliqua le général en lui pressant la main ; votre domestique m'a dit que vous étiez ici et comme je suis venu à Panama pour vous parler...

En même temps, il faisait mine de s'avancer ; mais l'ingénieur, se jetant au-devant de lui, barra le passage.

—N'entrez pas, fit-il, n'entrez pas, si vous saviez...

M. Mendès haussa les épaules.

—Eh ! je sais, répliqua-t-il... ce bon abbé Rigal est malade, et puisque je suis ici, je vais lui serrer la main.

—Ne vous a-t-on pas dit qu'il a la fièvre jaune ?

—Si fait... mais vous savez, quand on n'a pas peur... et puis, la fièvre jaune, ça me connaît, c'est une compatriote.

En même temps, il écartait doucement Pierre Miquet et entraînait dans la chambre.

Il s'approcha du lit et ne put retenir une exclamation douloureuse, à la vue de cette pauvre figure de vieillard dont le teint terreux tranchait sur la blancheur de l'oreiller ; les yeux grands ouverts, tout injectés de sang, regardaient fixe devant eux ; par les lèvres tuméfiées un soufflement imperceptible passait avec un léger sifflement.

A suivre.